

SPECTACLES ET PROMENADES

ŒDIPE, de M. André GIDE, au théâtre de l'Avenue (compagnie Pitoëff). — *LA PÂTISSIERE DU VILLAGE*, de M. Alfred SAVOIR, au théâtre Pigalle. — *AU SOLEIL DE L'INSTINCT*, de M. Paul RAYNAL, au théâtre de l'Œuvre.

La saison dramatique de cette année aura-t-elle été la saison des pièces qu'on ne *regarde* pas seulement, mais qu'on *écoute*? Faudra-t-il arriver à cette conclusion inattendue que, pour se défendre contre le cinéma parlant, le théâtre est devenu, lui aussi, cent pour cent parlant?

Je plaisante ; mais enfin nous avons vu cet hiver bon nombre de pièces qui ne cherchaient pas seulement à séduire des spectateurs, mais à intéresser des auditeurs ; de ces pièces dont les phrases ont par elles-mêmes un poids véritable, et qui déroulent, à côté du mouvement scénique, au-dessus de lui, un texte digne de ce nom, qu'on suit sur son propre chemin, et qui apporte, au théâtre, une joie rare et toute particulière. Des pièces *à lire* si l'on veut. Et je veux le dire sans aucune intention péjorative, ce qui n'est pas du tout impossible... Nous avons eu *Un taciturne*, de M. Roger Martin du Gard ; *Judith*, de M. Jean Giraudoux ; un acte, au moins, des *Tricheurs*, de M. Steve Passeur ; me voici aujourd'hui devant trois autres œuvres que je mettrai (explications suivent) dans cette même série : *Œdipe* de M. André Gide, *la Pâtissière du village* de M. Alfred Savoir, *Au soleil de l'instinct* de M. Paul Raynal.

On le voit, je n'ai pas peur des groupements arbitraires ; ou plutôt disparates. Entre tous ces auteurs divers on ne trouverait guère de ressemblances ; mais il s'agit ici de théâtre ; les réflexes d'un spectateur sont toujours très simples, et rudimentaires, et ce n'est qu'au titre de spectateur que je peux mettre toutes ces pièces dans le même parc : celui des œuvres où l'auteur a voulu, par un *style* qui lui est personnel, faire entendre quelque chose, au delà de l'histoire qu'il a imaginée.

...Imaginée ou seulement racontée, puisque je commence par l'*Œdipe* de M. André Gide. Et voici justement, de toutes ces œuvres, celle qui est à la fois la plus puissante, la plus durable, mais aussi...

Je dois bien l'avouer, je ne crois pas que, sur la scène, ce drame nous révèle rien que la lecture n'y ait fait déjà découvrir. Je crois même que l'œuvre a plutôt perdu quelque chose. La faute en est-elle à l'interprétation? Je ne pense pas; la troupe de M. Pitoëff n'est pas des meilleurs, évidemment; mais enfin elle n'a pas vraiment nui à cette pièce, et, pour M. Pitoëff lui-même, qui trouve toujours tant de critiques sévères, je persiste à voir en lui un excellent, un émouvant acteur. Il réussit ce prodige d'être admirable dans les rôles les moins bien faits pour lui. Heureusement, car ses moyens sont si particuliers, si personnels qu'il ne trouverait que difficilement des personnages auxquels il puisse les appliquer raisonnablement. Pour les autres, il les transforme et les traduit, il les « récite » si vous voulez, avec tant d'intelligence, de persuasion, d'astuce, qu'un charme opère aussitôt, et qu'on lui donne raison. (Si je ne dis rien de Mme Ludmilla Pitoëff, c'est que, depuis longtemps, l'accord est unanime sur ceci qu'elle est parfaite.)

J'ai dit tout à l'heure que M. André Gide n'avait pas inventé le sujet d'*Œdipe*; ce n'est pas faux, mais ce n'est pas si vrai. M. André Gide a plus inventé ici que bien d'autres qui racontent pourtant des histoires « nouvelles ». En s'attaquant ainsi à une vieille histoire, il n'a pas vraiment suivi, malgré l'apparence, la méthode de la tragédie classique qui consiste à prendre comme thème un mythe ou une légende connus de tous, et à développer ce thème, à analyser les sentiments ou passions qu'il a provoqués ou qui l'expliquent. Ce jeu consiste en somme à faire rendre son maximum à un sujet une fois admis. Tandis que M. André Gide, lui, s'en prend à ce sujet lui-même. Il ne l'a pas choisi pour le développer, mais pour le mettre en accusation. C'est toute la différence qu'il y a entre une édition avec notes explicatives et une édition critique.

L'histoire d'*Œdipe*, c'est un de ces éléments de l'espèce

humaine, à peu près aussi nécessaires et stables que l'anatomie ou les rêves. Si on la prend telle qu'elle est : fatalité des prédictions, drame politique, drame de famille, drame intérieur, on a de quoi alimenter autant d'actes qu'on voudra, sans même chercher à comprendre. M. André Gide a voulu autre chose. Le personnage central de son drame, ce n'est pas Œdipe, c'est la légende d'Œdipe. L'auteur ne s'intéresse pas tant au héros qu'à ce qui lui arrive, et c'est cela qu'il veut attaquer, fouiller, et, naturellement, contredire. Voici qu'*Œdipe* n'est plus la tragédie de l'homme mené par la fatalité, mais le drame de l'homme qui, ayant compris son drame, se révolte. (Œdipe, roi de Thèbes, tant qu'il ne sait pas quel destin l'a mené au trône, se réjouit de sa force et de sa réussite. « Par la force de mes poignets, j'atteins au sommet du bonheur. Enfant perdu, trouvé, sans état civil, sans papiers, je suis surtout heureux de ne devoir rien qu'à moi-même... » Puis il apprend qu'il a tué son père, épousé sa mère. Sa révolte alors est contre les dieux. « Crime imposé par Dieu, embusqué par lui sur ma route... » Et encore, cette réflexion étonnante d'un Œdipe inattendu : « J'étais donc fils de roi sans le savoir. Je n'avais pas besoin d'un meurtre pour régner, mais qu'à attendre. » Et s'il se crève enfin les yeux, c'est pour se punir *lui-même*, donner enfin au drame ce dénouement qui ne devra rien à personne, pour se retrouver homme. Mais ce châtement même, il le faut bien, était voulu par le destin... « Sans doute cette offrande de moi était-elle prévue, elle aussi, de sorte que je ne pusse pas m'y soustraire. N'importe ! C'est volontiers que je m'immole. J'étais parvenu à ce point que je ne pouvais plus dépasser qu'en prenant élan contre moi-même. »

Cet *Œdipe* est certainement l'œuvre la plus importante qu'ait publiée M. André Gide depuis *les Faux-Monnayeurs*. Après ce roman admirable, touffu, provocant, on n'était pas sûr qu'il exploiterait encore cette veine d'où il avait tiré les « traités ». Voici une question réglée. M. André Gide vient une fois de plus de faire entendre cette voix humaine, qui ne veut être qu'humaine, et il a trouvé ici des mots qui resteront parmi les plus

forts qu'il ait écrits. Qui s'était avisé, jusqu'à lui, d'interpréter la légende d'Edipe devant le Sphinx comme il le fait, au second acte? (Il ne s'agit même pas d'interprétation, mais, tout bonnement, d'une constatation.) « J'ai compris, dit Œdipe, moi seul ai compris que le seul mot de passe, pour n'être pas dévoré par le Sphinx, c'est : l'Homme. Sans doute fallait-il un peu de courage pour le dire; ce mot. Mais je le tenais prêt dès avant d'avoir entendu l'énigme; et ma force est que je n'admettais pas d'autre réponse à quelle que pût être la question. »

Ainsi donc, voilà une œuvre qui va loin, et qui restera. Elle est plus riche que je ne peux l'indiquer ici, je n'en ai montré qu'une face; elle en a d'autres, et des profils, comme toute œuvre de M. André Gide. A la lecture vous trouverez tout cela, et ce style inimitable, fuyant et précis, avec cette utilisation si habile des subjonctifs. La scène fait déjà apparaître bien des choses, mais vite; par ailleurs, l'humour de M. Gide, qui paraît ici assez souvent, cette sorte d'ironie tantôt cruelle, tantôt pitoyable, est bien plus sensible en imprimé, pour cette raison peut-être que l'ironie est, de toutes les formes du comique, celle qui porte le moins au théâtre. C'est qu'il faut parler à cent spectateurs beaucoup plus grossièrement qu'à chacun d'eux pris séparément; ce qui explique que plusieurs intentions d'*Œdipe* ne passent pas la rampe. Et après tout, s'il était démontré que cette œuvre n'est pas faite pour la scène (ce qui n'est pas encore prouvé, car même là elle reste riche, attachante et excitante pour l'esprit), ce ne serait peut-être que demi-mal. Je suis assez sûr que c'est une grande œuvre, et qui sera entendue, par quelque bouche qu'elle passe.

* * *

C'est encore l'ironie qui déroutera certains spectateurs, au théâtre Pigalle, de *la Pâtissière du village* de M. Alfred Savoir. Cette forme supérieure de l'esprit (et, à certains égards, de l'intelligence) irrite souvent. On n'aime pas voir ce sourire qui a l'air de dire : « Je m'entends, » et qui, adressé à d'autres gens d'esprit,